



HAL
open science

“ Synthèse ”

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. “ Synthèse ”. 1ère table ronde franco-marocaine : “ Grandir au Maroc et en France : contexte et identité ”, UPJV-CAREF-ESPE; Association Migrations Santé, Mar 2017, Amiens, France. hal-04032736

HAL Id: hal-04032736

<https://hal.science/hal-04032736>

Submitted on 16 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Panero, - « Synthèse » de la 1ère table ronde franco-marocaine : « Grandir au Maroc et en France : contexte et identité »

Synthèse de la matinée

Par la parole, par le langage, par et dans les mots de présentation, de bienvenue et d'introduction que nous ont donné à entendre Émile-Henri Riard, Bruno Poucet, Antoine Kattar et Fatima Mouhieddine, une évidence s'est d'emblée rappelée à nous : *c'est bien dans le langage, avec le langage, grâce au langage que s'effectue le contact, le contact avec ce dont il allait être question dans cette table ronde* : la question d'une identité, d'une identité à construire et qui se cherche ici en termes à la fois bien connus et inédits. Bien connus puisqu'il s'agit de penser sans trop de surprise en anthropologue, psychologue ou sociologue, la construction de l'identité chez l'adolescent. Inédit parce qu'il s'agit néanmoins de la penser dans deux contextes différents, dans deux environnements qui ont pour nom France et Maroc.

D'où, peut-être, puisqu'il y va ici nécessairement du langage, un curieux sentiment, celui d'une absence ou d'un manque, ou d'une présence spectrale, fantomatique planant autour de nous. Tout se passe un peu comme si la langue arabe était là et n'était pas là, comme si tout de même, elle brillait par son absence. En effet, si la parole, le langage, l'écriture sont indissociables de l'identité du Sujet qui la parle, du récit qu'il se tient à lui-même pour se raconter et se construire, est-ce que le français, est-ce que la langue française est la langue par et dans laquelle *tous* les adolescents de France et du Maroc se construisent ? Autrement dit, de quelle langue maternelle, de quelle langue constituante est-il question ici ? Le jeune marocain, le jeune français se font-ils à eux-mêmes le récit de leur existence en français, en arabe ? Est-ce la même chose ? La langue maternelle peut-elle être la langue de l'Autre ? Peut-elle être à la fois ce qui est le plus intérieur à moi-même tout en étant ce qui me reste radicalement étranger, puisqu'au fond, la langue me précède comme l'ont montré les psychanalystes. C'est ce que demandait le philosophe Jacques Derrida dans son livre *Le monolinguisme de l'autre*, s'interrogeant lui sur sa propre enfance et adolescence non pas franco-marocaine mais franco-algérienne, s'étonnant de l'inquiétante étrangeté de sa propre langue maternelle, s'étonnant par là même de ce qu'il nomme un « trouble de son identité », de son identité qu'il qualifie de « franco-magrébine ».

Le mérite de Mohamed El Moubaraki a été en ce sens d'aller d'emblée au cœur du problème, de faire un rapide état des lieux sur les cultures et par là même les langues qui les fondent, de rejeter les faux dualismes, les fausses oppositions et contradictions, de les remettre dans la durée, dans l'Histoire. Pourquoi serions-nous prisonniers de nos représentations ? Car si nous les fabriquons, rien *a priori* ne nous empêche de les dissoudre ? Être en prison, c'est aussi en ce sens, être prisonnier de nos automatismes psychologiques.

On connaît la générosité de Mohamed El Moubaraki, on connaît sa chaleur humaine et son sens du partage. Il nous a surtout rappelé, en médecin de l'âme, qu'il n'y a pas de science sans conscience, que les théories anthropologiques et psychologiques peuvent et même doivent être mises au service d'une finalité supérieure, que sous un certain angle, toutes les cultures partagent les mêmes valeurs et qu'en ce sens par-delà les langues, en deçà des langues, il y a une même universalité qui sous-tend l'effort de dépassement des préjugés et des pulsions négatives. C'est, si l'on ose dire, dans *la langue de Mohamed* que nous trouvons notre chez nous, que nous nous trouvons d'emblée accueillis et reconnus. A la fois singulière et universelle, la langue de Mohamed El Moubaraki, qui est la langue de l'hôte, de celui qui reçoit et est reçu, est la langue de l'hospitalité. Mais qui est capable de la parler à part lui ?

Qui est capable de la parler avec lui ? Qui est à la hauteur ? Voilà la question que je lui adresserais.

Certes, avec l'intervention d'Emmanuel Fernandes, nous avons eu le sentiment de nous retrouver soudain sur une autre scène, comme lorsqu'au théâtre, le décor change. Mais on ne peut pas reprocher à Emmanuel Fernandes de ne pas avoir l'élan inimitable et l'enthousiasme communicatif de Mohamed El Moubaraki. Cela dit, au fil des images de son diaporama, Emmanuel Fernandes nous a convaincus qu'il parlait bien lui aussi d'adolescence et d'environnement. Mettre les élèves en situation d'apprentissage, de la maternelle à l'université, suppose toujours le langage et la rencontre avec l'altérité de l'adulte et du monde. Et même s'il s'agit d'abord ici, à première vue, d'un langage un peu technique ou ennuyeux, celui du statisticien, du spécialiste en sciences de l'éducation, en sciences des techniques du sport, reconnaissons que l'omniprésence des dessins, le déchiffrement des dessins a une portée originaire qui transcende les seules données techniques.

Ce qu'Emmanuel Fernandes nous a aussi donné à voir, c'est quelque chose de la genèse de la représentation, quelque chose de l'activité symbolique, quelque chose de l'enfance en devenir, quelque chose du rôle de la mémoire, de l'anamnèse, et du statut des traces, quelque chose qui, antérieurement à l'identification en termes d'enfant français ou marocain, est une façon d'être-au-monde, de distinguer, *via* la construction de l'espace et de la corporéité, le Moi et le Non-moi, le subjectif et l'objectif. La langue d'Emmanuel, c'est foncièrement la langue du corps, celle qui précède ou accompagne l'acquisition de la langue maternelle, celle de l'innocence du devenir, de la gestuelle présymbolique, d'un geste innommé, d'avant le mot « geste », d'un sens d'avant le sens dit et parlé, d'un geste qui se dit indissociablement en français et en arabe, parce qu'il s'inscrit d'abord dans le temps du monde avant de s'écrire sur le papier.

Avec l'entrée en scène d'Abdelhadi Arabe, sociologue et non pas psychologue comme le souligne Fatima Mouhieddine, semblant souligner ainsi que le sociologue, par définition, n'est pas un psychologue, nous revenons à des questions culturelles et anthropologiques déjà évoquées par Mohamed. Ici, le sociologue nous rappelle, avec toute l'objectivité possible, un état des lieux des croyances et rituels religieux, dont la prière. Il met en évidence la complexité du phénomène religieux, et des rapports de force et d'influence qui le constituent et le traversent. Dans un environnement marocain en mouvement ou en crise - où modernité et tradition sont en tension - tout se passe parfois comme si les cartes pouvaient être rebattues, et que les jeunes avaient en quelque sorte le choix, pour le meilleur ou pour le pire, entre plusieurs identités religieuses possibles. En creux, ce qui ressort ici, c'est tout de même, pour le dire vite, l'écart entre l'environnement français, laïque, et l'environnement marocain, certes plastique mais théocratique. Quoi qu'il en soit, on aura surtout remarqué que la présence fantomatique de la langue arabe que j'évoquais en commençant a fait ici son apparition, certes de façon furtive lors de l'exposé et de la discussion, *mais notons-le, lors d'une conférence traitant de religion*. Faut-il y voir un symptôme de quelque chose ? Je n'en sais rien. Disons que le risque serait peut-être de laisser penser, même inconsciemment, que la langue arabe est, si j'ose dire, la langue maternellement religieuse, et que la construction de l'identité marocaine est d'essence religieuse. Ce qui est sûr, et pour rejoindre les préoccupations d'Emmanuel Fernandes sur le corps qui, en ce sens, ne sont pas si éloignées du propos d'Abdelhadi Arabe, c'est que le rituel religieux, par exemple celui de la prière, relève, lui aussi, d'une phénoménologie du corps et de sa gestuelle.

En psychologue, Nabil Abdessamad nous fait pénétrer, lui, dans un univers mal connu, celui de la maladie, celui des jeunes schizophrènes marocains. Là encore, il s'agit de s'interroger, à un niveau radical, sur la construction, même manquée, de l'identité, de l'unité de soi avec soi.

En entendant Nabil Abdessamad nous parler des représentations des types de folies, on ne peut s'empêcher de songer à nos philosophes français qui ont traité de cette question de la représentation du « normal et du pathologique », je pense à Georges Canguilhem et à Michel Foucault.

Mais justement, ce dont il s'agit ici, c'est de nous défaire de références spéculatives trop franco-françaises. Ce qui est hautement instructif ici, ce n'est pas de mesurer l'écart des représentations de la folie en France et au Maroc, ni, au contraire, de dire que la folie n'a pas de nationalité, que quand on est schizophrène, on est schizophrène un point c'est tout, qu'on soit un adolescent français ou un adolescent marocain. Non, ce qui est vraiment précieux dans l'exposé de Nabil Abdessamad, c'est qu'il nous donne à penser en creux *la genèse même de l'identité*, d'une identité qui n'est jamais gagnée, qui n'est jamais de l'ordre d'un développement automatique, biologique et linéaire. Il nous donne à penser la contingence, le hasard, ce qui n'est ni pleinement du côté de l'inné ni du côté de l'acquis, ce qui déjoue les dialectiques bien huilées des sciences humaines ou de la philosophie. Au fond, que nous soyons nous-mêmes, et que nous soyons français ou marocains, que nous ne soyons pas schizophrènes, c'est une chance et non un mérite.

Enfin, Jean-William a proposé une description radicale des conditions contemporaines de l'éducation, de la socialisation et plus généralement de la vie des jeunes dans une société où les médias, la technologie, l'hyper-individualisme mais aussi l'injustice règnent en maître. Dans le cadre d'une psychologie de l'enfant et de l'adolescent, il a évoqué ce que l'on pourrait appeler des situations d'aliénation ou, au contraire, d'émancipation, des situations de construction de soi ou, au contraire, de destruction de soi. Or les jeunes mais aussi leurs parents ou leurs professeurs peinent à endiguer ce mal-être qui peut conduire au développement de symptômes, de pathologies, dont le processus de radicalisation.

Tout s'expliquerait, d'après Jean-William Wallet, si l'on prenait enfin acte de la perte ou du dérèglement des repères spatio-temporels qui s'accroît sans cesse dans un monde déshumanisé qui va trop vite, dans un temps qui a perdu sa flèche. C'est, au fond, ce qui les rend extrémistes, suivistes ou nihilistes.

Précisons qu'un tel diagnostic, qui est d'essence psychologique, mais qui a aussi des enjeux existentiels et philosophiques, n'a rien de défaitiste ou de catastrophiste. La perspective d'une réappropriation par l'enfant et l'adolescent de repères spatio-temporels qui l'aident à bien grandir - c'est-à-dire, au fond, la perspective d'une réappropriation, au-delà des images médiatiques préfabriquées, de son corps et de son esprit - reste l'idéal régulateur d'une psychologie qui excède le réductionnisme ou le néo-positivisme ambiant. En ce point, qui est celui d'une existence supplémentée, c'est-à-dire plus sensée, les résultats déjà notifiés ici, lors de cette première table ronde franco-marocaine, ouvrent des perspectives prometteuses, non pas seulement inter ou pluridisciplinaires, mais surtout interculturelles, voire intergénérationnelles. Tout se passe comme si le travail commun de chercheurs de bonne volonté, en l'occurrence, français et marocains, pouvait déjà valoir comme un modèle possible d'identification pour une jeunesse d'ici et d'ailleurs en quête de repères.

Synthèse de l'après-midi

Que l'identité soit une énigme, demeure une énigme, c'est certain. Chacune des interventions de ce matin a levé un coin du voile, et les communications de cet après-midi ont poursuivi cette entreprise de déchiffrement.

En sociologue averti, Rachid Bouabid s'est ainsi intéressé à la liberté d'expression, qui n'est pas seulement un objet ou un sujet comme un autre, mais qui est l'oxygène même, la condition même de la construction de soi, de la reconnaissance de soi par les autres et des autres par soi.

Mais l'approche de Rachid Bouabid ne nous reconduit pas à une conception somme toute classique du concept philosophique de « liberté d'expression ». Loin de remonter au siècle des Lumières ou aux fondations grecques de la liberté d'expression, à l'usage de la parole publique telle que le concevait les citoyens grecs qui, à l'*agora*, sur la place publique, débattaient librement de politique, Rachid Bouabid, lui, s'intéresse à un problème marocain pour le moins contemporain, celui des échanges sur les forums du web. Non pas donc le *forum* latin, ni l'*agora* grecque mais ces espaces en ligne internationaux que certains parmi nous utilisent sans doute, à l'instar des adolescents.

Or, de quoi parlent entre eux les étudiants marocains ? De quoi parlent-ils et cela peut-il nous renseigner sur la façon dont se construisent leur personnalité ou leurs identifications ? Telles sont les questions qui sous-tendent la présentation des statistiques et des études de Rachid Bouabid.

Ce qui est sûr, ce que l'on apprend ici, c'est qu'un Sujet parlant est avant tout un Sujet politique et/ou juridique, et pas seulement un individu souffrant d'addiction à internet ou un jeune suivant les modes. C'est par et dans la parole, au fil des discussions, que s'extériorise l'essence de la subjectivité, d'une subjectivité engagée dans le monde et tournée vers les autres.

Reste toutefois plusieurs interrogations : suffit-il de donner son avis pour exister ? Suffit-il d'interagir avec d'autres sur les réseaux sociaux pour se construire, pour s'affirmer ? N'y a-t-il pas ici un risque de ne parler, au fond, qu'avec soi-même ? Les autres existent-ils vraiment ou ne sont-ils que des images, des signes sans corporéité ? Ce qui pose ici, en profondeur, une question philosophique, métaphysique ou psychanalytique, de taille : la consolidation ou la détermination de l'identité et de la personnalité du jeune relève-t-elle d'un processus imaginaire, fictionnel, virtuel ou implique-t-elle un mode d'engagement collectif ne passant pas par les pseudo-communautés des réseaux ? Autrement dit, qu'est-ce qu'agir ? Qu'est-ce que dialoguer ? Qu'est-ce que changer le monde ? Qu'est-ce que grandir ?

Toujours est-il que les « réseaux sociaux » valent aujourd'hui comme des médiations dont on ne peut pas ne pas prendre acte. Que cela nous plaise ou non, l'entrée dans le symbolique est une entrée dans le numérique. Quelles en sont les conséquences ? Quelles en seront les conséquences ? Nous ne pouvons pas trancher ; nous verrons bien.

Avec Véronique Kannengiesser, nous quittons les écrans et revenons à des relations pour le moins concrètes, celles de la vraie vie, celles qui se tissent au moment où l'enfant entre à l'école, relations entre lui et sa mère, entre lui et sa maîtresse, ou encore entre la maîtresse rassurante et les parents inquiets. Or - et là est l'essentiel - ce jeu des relations apparemment externes va retentir sur la relation interne de l'enfant à lui-même.

Après avoir rappelé quelque chose de sa propre expérience de l'école, Véronique Kannengiesser réexamine cette expérience qui a valeur universelle. Valeur universelle et par là même paradigmatique puisque nous avons tous été enfants et que certains de nous sont parents ou enseignants. Et Véronique Kannengiesser réexamine cette expérience universelle en la passant au crible d'un certain concept de narcissisme et d'une méthodologie bien établie.

On a d'abord le sentiment que l'énigme de l'identité, de la construction de soi, est une question pour spécialistes, pour psychologues, qu'il y va d'une science de l'éducation. Mais au fil des récits que nous rapporte Véronique Kannengiesser, on se dit tout de même - tant mieux ! - que tout cela a lieu dans le langage, et que si expertise il y a, il s'agit surtout d'un travail de déchiffrement et de reconstitution, de mise en mots en quelque sorte. Et comme Véronique Kannengiesser est une formidable conteuse, on se laisse quasiment bercer par les comptes rendus qu'elle nous livre. Entre image et concept, entre passé et présent, entre réel et irréel, nous sentons que les frontières deviennent floues, que le savoir scientifique n'est pas si loin du mythe, et que le mythe n'est pas si loin du délire. Oui, nous sentons que la quête de l'identité n'est pas la recherche prévisible d'un but précis, d'un état nettement localisable, que ce n'est pas un long fleuve tranquille mais quelque chose qui relève de l'aventure. Et nous comprenons mieux, par-delà le concept expert de « contrat narcissique » que la quête d'identité dont il s'agit ici a tout de même quelque chose à voir avec le mythe d'Ovide, avec ce mythe où Narcisse, incapable d'entrer en relation avec Autrui, incapable en l'occurrence de répondre à la nymphe Echo, finit par mourir, enlisé dans la contemplation de sa propre image. Incapable de distanciation et de contrat avec l'Autre, incapable de reconnaître l'Autre, Narcisse apparaît incapable de se rencontrer lui-même. Il existe sans savoir qu'il existe, emmuré dans une intériorité opaque, incapable d'accéder à la conscience de lui-même, incapable de se dédoubler pour mieux se retrouver, incapable de la moindre médiation.

En ce point, notons que l'intervention de Véronique Kannengiesser fait écho à celle de Nabil Abdessamad, et que *mutatis mutandis*, en changeant ce qui doit être changé, elle nous renvoie à la question de la contingence. En tout cas, on mesure mieux ici l'incroyable importance de ce qui se joue à travers cet événement apparemment anodin qu'est l'entrée en classe en maternelle. Car la séparation d'avec la mère ou le père, dût-elle apparaître angoissante, est en vérité salutaire : en me séparant de l'Autre, je le constitue comme Autre, le mets à distance et échappe au piège de mon intériorité abyssale. Projeté malgré lui vers l'extérieur de lui-même, l'enfant échappe au narcissisme qui le guettait. Et dans la plupart des cas, cela se passe bien, tant mieux !

Ce retour au réel des relations concrètes amorcé par Véronique Kannengiesser se poursuit dans l'exposé de Lucie Mougenot. Ici aussi, mais sous un autre angle, il s'agit de modéliser les choses. Certes le modèle d'intelligibilité choisi par Lucie Mougenot, la sociométrie de Moreno, qui mêle à la fois interprétation et explication, peut sembler un peu rude pour qui fait de la question de l'identité une énigme difficile à percer. Qui serait mauvaise langue dirait même qu'un tel exposé n'est pas exempt de scientisme ou de réductionnisme. Les relations, en leur mouvance, en leur imperceptible dynamisme, en leur miroitement, peuvent-elles vraiment être ainsi modélisées ? Des relations internes et invisibles peuvent-elles être étalées dans l'espace des schémas et des données quantitatives sans perdre aussitôt leur spécificité ? Les modéliser, n'est-ce pas les schématiser ?

Mais ne soyons pas de mauvaise foi, de mauvaise foi phénoménologique. Ce que nous propose Lucie Mougenot est une modélisation utile et louable. Dès lors que les phénomènes à

élucider sont complexes, il est en effet tout à fait louable de proposer avec fermeté des modèles, l'essentiel, d'un point de vue épistémologique, étant de ne pas confondre le modèle et le réel. Du reste, rien ici de neuroscientifique, pas de cartographie du cerveau et des zones du cortex. Non, la cartographie qui nous a été proposée ici, celle d'une classe, est plus signifiante. Elle peut, par surcroît, valoir comme le signe d'une approche élargie, comme une trace assez énigmatique, ou pourquoi pas comme une œuvre d'art contemporain ? Cartographie qui, si elle demeure tout de même un peu géométrico-mathématique, ne nous a pas été livrée telle quelle. Les commentaires qui en ont été donnés, de l'ordre du récit, nous ont rassuré. Même si Lucie Mougenot n'a pas les mêmes talents de conteuse que Véronique Kannengiesser, reconnaissons qu'elle a réussi à susciter une dramaturgie qui, en deçà de l'apparent déterminisme qui gouverne sa méthodologie, laisse entrevoir des morceaux de hasard, des petits morceaux d'identité qui se cherchent. Contre la structure, contre les structures, il y a les micros-événements de relations socioaffectives qui, eux, ne se laissent peut-être pas mettre en équation. Et la voix doucement insistante de Lucie Mougenot a su, par-delà ou en deçà ses schémas austères, nous les dire.

C'est encore d'un jeu de relations dont nous entretient Fatima Mouhieddine. Et ce que nous pouvons déjà à coup sûr retenir de cette table ronde, c'est que l'identité est relation, jeu, mouvement, et non pas quelque chose de substantiel, de fixe, d'immuable. C'est en ce sens que la culture n'est pas une structure mais un jeu, un méta-jeu, le super jeu de toutes les relations possibles, de toutes les substitutions pensables. Sauf qu'il y a des régularités qui s'imposent, comme par exemple la présence récurrente de tel ou tel phonème au cœur même de prénoms inédits. La culture est ainsi un jeu réglé, et donc, malgré tout, une structure, avec des constantes, mais une structure qui peut être à la fois dupliquée et subvertie, décalquée et corrigée en quelque sorte, qui peut-être, comme le souligne ici Fatima Mouhieddine à propos des enfants des couples mixtes, une troisième culture.

C'est au fond la force et l'inventivité de la vie qui transparaissent : la vie, le désir de vie des nouvelles générations inventent des solutions et des synthèses auxquelles les générations précédentes n'auraient sans doute jamais osé penser. Ce qui semblait hors norme, hors champ, ce qui semblait impossible est soudain ce qui arrive, ce qui nous interpelle et déjoue tous les pronostics, y compris ceux des prophètes eux-mêmes. Au fond, ce que nous propose Fatima Mouhieddine, c'est de prendre en compte, à l'opposé de tout fixisme, la notion d'évolution. On ne peut d'ailleurs se retenir de songer ici à ces psychologues de l'adolescence, par exemple, Pierre Mendousse qui au début du XX^{ème} siècle, voyait dans l'âme de l'adolescent et de l'adolescente, une puissance de créativité.

Effectuant la synthèse d'avant la synthèse, Emile-Henri Riard met la notion de projet au cœur de toute investigation psychologique de l'identification et donc de l'identité. C'est une notion qui, rapportée à celle de transmission et d'héritage, a une grande force heuristique. Elle nous permet d'éclairer nombre de situations et/ou de conceptions en vigueur que nous rappelle Emile-Henri Riard. Aujourd'hui, il s'agit surtout de penser l'écart entre les codes familiaux et les codes de la société dans laquelle les adolescents issus de l'immigration se trouvent plongés. Il s'agit aussi d'examiner les solutions mises en œuvre par ces jeunes, parfois maladroites car trop radicales, pour régler certaines tensions. Entre soumission et rejet, on peut décrire toute une gamme de relations socio-affectives dont Lucie Mougenot ou Véronique Kannengiesser ont pu aussi nous parler dans le contexte scolaire. Grâce à certaines métaphores, comme celle de l'oscillation, on pressent que la description du psychologue ne veut négliger aucune nuance, sous peine de manquer les soubresauts ou les frissons mêmes de

l'identification, sous peine de ne pas exhiber les soubassements invisibles des adhésions premières, des attachements originaires.

N'ayant pas l'érudition d'Emile-Henri Riard en matière de psychologie, et n'ayant pas lu le chapitre sur le « tiers éducatif » auquel il nous a renvoyés, vous me permettrez ici de faire une ellipse, d'autant qu'il se fait tard et que vous avez peut-être d'autres projets en France, au Maroc, ou ailleurs. Bien entendu, n'oubliez pas votre passeport ou carte d'identité !

Merci de votre attention.